

Théâtre
de la
Ville

DIRECTION
EMMANUEL
BEMARCY-
JUSTE

P A R I S

ESPACE CARDIN

DOSSIER
D'ACCOMPAGNEMENT

SAISON 2021-2022

ROYAN

LA PROFESSEURE DE FRANÇAIS

MARIE NDIAYE / FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA
NICOLE GARCIA

17 JANVIER - 3 FEVRIER 2022

MARIE NDIAYE / FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA / NICOLE GARCIA

ROYAN

LA PROFESSEURE DE FRANÇAIS

L'INTROSPECTION D'UNE ENSEIGNANTE CONFRONTÉE AU DRAME DE L'ADOLESCENCE. UNE FEMME AUX PRISES AVEC SES SOUVENIRS ET SES CHOIX.

Gabrielle s'arrête dans la cage d'escalier de son immeuble. Elle sent plus haut, dit-elle, « l'odeur » des parents de son élève, Daniella, qui s'est suicidée. Ils l'attendent. Elle ne veut ni leur parler ni compatir. Elle va leur adresser, mentalement, le récit de ce que fut sa vie de femme qui s'est voulue puissante, d'Oran à Royan; elle qui jamais, contrairement à Daniella, ne s'est laissée aller à être laide « *de sa propre volonté* ». « *Bénie sois-tu, Daniella* », répète-t-elle comme une litanie, une déploration. De sa plume de diamant noir, Marie NDiaye pose sur les clichés moraux une bombe à retardement et dessine un sublime portrait de femme. Pour sa quatrième excursion en haute terre d'écriture de l'auteure, Frédéric Bélier-Garcia confie à sa mère, Nicole Garcia, le soin des mots et maux de Gabrielle ■ Odile Quirot

DURÉE 1H20

DE MARIE NDIAYE

MISE EN SCÈNE FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

DÉCOR JACQUES GABEL

LUMIÈRES DOMINIQUE BRUGUIÈRE

ASSISTÉE DE PIERRE GAILLARDOT

SON SÉBASTIEN TROUVÉ

COLLABORATION ARTISTIQUE CAROLINE GONCE, SANDRA CHOQUET

VIDÉO PIERRE NOUVEL

AVEC NICOLE GARCIA

PRODUCTION Les Visiteurs du soir.

COPRODUCTION Festival d'Avignon - Compagnie Ariétis 2 -

Théâtre national de Nice, CDN Nice-Côte d'Azur -

La Criée, Théâtre national de Marseille - Espace Jean Legendre,

Théâtre de Compiègne - Théâtre de la Ville-Paris -

La Comète, scène nationale de Châlons-en-Champagne -

La Maison, Nevers, scène conventionnée Arts en territoires en préfiguration.

Soutien à la résidence La Ferme du Buisson-scène nationale de Marne-la-Vallée.

TOURNÉE 2022

7-11 juin. Théâtre Nouveau Monde, Montréal - Canada

LES DIRECTS DU THÉÂTRE DE LA VILLE

En novembre 2020, alors que le second confinement et la fermeture des salles au public sont instaurés, le Théâtre de la Ville invite les spectateurs à visionner des spectacles de la programmation filmés et diffusés en direct, accessibles gratuitement en ligne (Youtube Live et Facebook Live) uniquement le temps de la représentation. L'équipe de *Royan* a relevé ce défi alors que le spectacle n'avait pas encore été présenté devant un public. Le 10 novembre 2020 un programme spécial autour de *Royan* est présenté en direct avec extraits du spectacle en avant-première, paroles d'artistes et vues subjectives depuis les coulisses.

PRÉSENTATION

C'est une belle fin d'après-midi, un après-midi de printemps à Royan, et une femme rentre chez elle dans la lumière dorée du boulevard. Elle arrive du lycée où elle enseigne le français.

Elle commence à monter l'escalier pour rejoindre son appartement quand elle s'arrête soudain : elle a entendu, perçu plutôt, les signes infimes de la présence d'un couple sur son palier, un étage plus haut. Elle distingue le bruit de leur respiration, sent leur présence et, bien qu'ils ne parlent pas, elle les reconnaît, elle sait sans doute possible qui sont ces gens.

Elle reste immobile, figée dans son mouvement, dans son intention de regagner paisiblement son appartement. Elle comprend qu'elle ne peut pas rentrer tant que ce couple est là, à l'attendre. Car elle a tout fait, jusqu'à présent, pour éviter de les rencontrer. Ils lui tendent un piège en osant venir jusque chez elle, piège dans lequel elle est résolue à ne pas tomber, quitte à errer la nuit entière dans Royan ou à demeurer, même, clouée sur les premières marches de l'escalier, pétrifiée à la fois par sa détermination de ne pas affronter ces intrus et par le flux de ses réminiscences, visions, hantises.

Le monologue de cette femme se déroule durant ce moment – dans cet espace de temps qui s'étire, cesse d'être mesurable ou perceptible pour elle. Elle s'adresse aux deux êtres qui sont là-haut, un homme et une femme : ils sont les parents d'une de ses élèves, Daniella, qui s'est jetée par la fenêtre un mois auparavant, qui en est morte. Les parents veulent désespérément une explication, des raisons, un sens au suicide de leur fille. Elle, la professeure, estime qu'elle n'a rien à leur dire.

Néanmoins elle leur parle de Daniella telle qu'elle l'a connue et beaucoup aimée et, plus encore, d'elle-même, née et élevée à Oran. Elle raconte ou, plutôt, tente de reconstituer ce qui l'a conduite d'Oran à Royan et pourquoi elle refuse d'endosser la moindre responsabilité dans la mort de Daniella même si, d'une certaine façon, elle s'est toujours vue, reconnue en cette élève. Ce faisant, presque à son corps défendant, c'est une Déploration de Daniella qu'elle invente, une sorte de prière profane pour que cette jeune fille, où qu'elle soit, trouve enfin la paix.

Marie NDiaye

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

Comment l'idée d'une collaboration avec Marie NDiaye et Nicole Garcia a-t-elle émergé ?

FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA : Ce projet est à la jonction de plusieurs désirs. Il s'agit de ma quatrième collaboration avec Marie NDiaye, dont j'ai mis en scène la première pièce, *Hilda*, en 2002. Nicole Garcia avait la volonté de retrouver le théâtre avec en main le texte d'un auteur contemporain. Marie était séduite et intriguée par l'idée de bâtir une fiction autour de Nicole. Avant de commencer à écrire, Marie NDiaye nous a demandé de choisir quelques mots : une solitude, une trahison, un souvenir – et c'est de là qu'elle a songé *Royan*.

Royan est un monologue. Comment avez-vous appréhendé cet objet ?

F. B.-G. : Marie NDiaye a pensé le monologue, non comme une convention théâtrale admise de la possibilité d'un personnage de parler tout seul à haute voix, mais comme une forme narrative cohérente. D'où ce stratagème : une femme s'adresse à des gens qu'elle ne peut voir et dont elle ne veut pas être entendue, alors qu'elle est physiquement à quelques pas d'eux. De ces contradictions, de la contrainte de cette situation, jaillit le texte. Je suis à chaque fois ébloui par la manière avec laquelle l'écriture de Marie NDiaye use d'un style implacable, flamboyant, pour scruter l'extrême désarroi des personnages. Avec cette langue luxuriante, elle sonde les replis de la conscience. Elle saisit les aliénations intimes qui peuvent (nous) conduire à la mort, à la folie, comme nous vouer sans réserve à la normalité.

Notre volonté de nous ajuster au monde, de vivre, suppose un effort, un travail prodigieux sur nous-mêmes, travail de dressage, de polissage (que le corsetage du style reflète), pour nous rendre respectables, normaux, invisibles, pour répondre à l'injonction à la normalité. *Royan* est ce portrait trouble du féminin, qui surgit du jeu de miroirs entre ces deux femmes, l'élève et la professeure.

Le flot de paroles de Gabrielle ressemble à la folie, mais il s'agit d'une folie de la clairvoyance qui ne naît pas d'une distorsion de la réalité, mais au contraire d'une lucidité accrue, d'un excès de conscience, sur nos propres actions et émotions. La construction même des phrases, dans leurs circonvolutions, leurs méandres, réfléchit les contorsions de la pensée, dans l'effort qu'elle fait pour se déchiffrer elle-même. Il n'y a qu'une parole, mais plusieurs voix. NDiaye entremêle les fils de pensée du personnage, pour reproduire l'épaisseur, la complexité de la pensée à l'œuvre chez chacun de nous. C'est ainsi que cette parole devient un théâtre intérieur.

Royan s'appuie sur un fait divers, qui rattache ce personnage central à une question de société très actuelle – en l'occurrence, le mal-être adolescent et le harcèlement scolaire. Comment le texte et le spectacle travaillent-ils ce rapport au réel ?

F. B.-G. : Ce que je trouve vertigineux dans le texte, c'est qu'il part et parle d'un drame – le suicide d'une lycéenne et la responsabilité, le rôle actif ou passif, le manquement, le refus d'assistance de sa professeure – mais va traquer les « infra-sons » du fait divers. Marie NDiaye surprend les alternances de clarté et d'aveuglement à l'œuvre dans toute conscience humaine, les coalitions de la mauvaise conscience et de la mauvaise foi, les intermittences de la conscience, qui permettent à ces tragédies de se nouer.

Chaque destin est une réponse différente aux questions : comment s'adapter au monde sans s'y briser, s'y dissoudre ou simplement y disparaître anonymement ? Ici les personnages (la professeure et l'élève) sont pris entre l'impératif de maîtrise de soi et la nostalgie de leurs « furies ». La vie est faite de genuflexions devant la normalité sociale et de regimbements au monde que Marie NDiaye saisit avec une précision clinique extrême. Le destin de cette élève la renvoie à ses souvenirs – Oran, Marseille, puis Royan – et la professeure finit par se voir à travers son élève et se révéler à elle-même. Dans ce jeu subtil de reflets, on verse sans cesse du plus intime – le suicide et la culpabilité – aux questions sociétales et existentielles les plus contemporaines.

En forant à cette profondeur la conscience, la raison affleure la folie, le réel affleure le surnaturel. La salle de classe, par exemple, apparaît comme un lieu sauvage où la professeure a la sensation que les élèves veulent la dévorer comme des fauves... Les petits bourgeois de Royan ont une dentition trop blanche, tandis qu'elle se décrit elle-même comme une biche adorée ou chassée... La chevelure de la jeune fille se transforme en serpents ou en Méduse et agit en bouclier pour ne pas être mangée... Le brut présent du fait divers se transmue en la fable antique.

Le bestiaire mythologique ou fantastique (biche, cerf, fauves, Méduse...) surgit pour saisir les rapports de forces qui existent au sein d'une classe, ou d'une société. Conformément à l'antique leçon, les rapports humains sont avant tout des rapports de dévoration.

Pouvons-nous considérer Royan comme un huis-clos ?

F.B.-G. : En effet, une cage d'immeuble ouverte à tous les vents, mais où le personnage est immobilisé autant dans l'espace que dans ses explications. Il y a une situation qui tend toute la pièce : une femme vient de s'arrêter sur les premières marches de son escalier, elle sent que l'attendent à l'étage deux personnes qu'elle ne veut absolument pas voir. La pièce va déchiffrer cette situation, c'est très cinématographique, comme le début d'un plan séquence.

Puis étrangement, la parole devient absolument théâtrale, dans sa manière de déployer la pensée. Tout à coup, l'image de cinéma se trouve creusée par le théâtre et la littérature. Comme s'il s'agissait du début d'un film, ou d'un plan séquence, qui soudain subissait une anamorphose théâtrale. Pas sous la forme d'un ralenti ou d'un arrêt, mais par la déformation de la temporalité et la mise en présence propres au théâtre. C'est le mariage des deux qui nous séduit. Pour cette raison, il m'a rapidement semblé que mon travail de mise en scène consisterait surtout à ouvrir ce texte, à l'écaler, dans le temps et dans l'espace.

Nicole Garcia occupe une place centrale dans ce projet. En quoi peut-on dire que ce personnage et cette pièce lui ressemblent et soient à sa mesure ?

F. B.-G. : Il existe des connivences entre les œuvres de Marie NDiaye et de Nicole Garcia (quand celle-ci est cinéaste), même si leurs médias et leurs écritures sont absolument différents. La dimension du secret y creuse les individus. Héros et héroïnes sont sculptés par la puissance qu'ils déploient pour porter leur intime mystère à la lumière, ou le dissimuler. Que ce soit dans *L'Adversaire*, *Le Fils préféré*, ou *Le Mal de pierres* par exemple, le personnage se construit autour d'un secret qu'il veut taire ou révéler. Elles ont en partage aussi la question de la violence dont chacun, chacune, doit user sur soi pour se bâtir, se rendre apte à la société. Une manière de penser le féminin, la puissance du féminin.

Étrangement, elles ont des obsessions contiguës. Elles parlent souvent d'un personnage en fragilité, celle-ci peut venir d'une mauvaise conscience ou d'une déshérence, pour accéder (parfois au prix de la folie) à la puissance et à la grâce, un trajet que l'on pourrait dénommer la puissance du féminin, qu'une femme ou un homme d'ailleurs peuvent revêtir. Autre antique leçon.

Entretien réalisé par Marie Lobrichon, le 27 janvier 2020, pour *in* Festival d'Avignon

BIOGRAPHIES

NICOLE GARCIA



© Carole Belloc

Après le Conservatoire national d'art dramatique de Paris et des études de Philosophie, Nicole Garcia s'engage dans le théâtre public, elle joue *Le Misanthrope* dans une mise en scène de Michel Vitold au Théâtre du Vieux-Colombier, *Smoking ou Les Mauvais Sentiments* de Jean-Pierre Bisson au Festival d'Automne à Paris, *Tambours dans la nuit* de Bertolt Brecht, mise en scène

Robert Gironès au Théâtre Mécanique, *Cesare 1950* de Jean-Pierre Bisson, au Festival d'Avignon, *Les Caprices de Marianne* d'Alfred de Musset, mise en scène Jean-Pierre Bisson au Théâtre national de Strasbourg, *Suréna* de Corneille, mise en scène Jean-Pierre Miquel au Théâtre de l'Odéon, *Élisabeth I* mise en scène Liviu Ciulei au Théâtre national de Chaillot, *Oncle Vania* d'Anton Tchekhov, mise en scène Jean-Pierre Miquel au Théâtre de l'Odéon, *Périclès, prince de Tyr* de William Shakespeare, mise en scène Roger Planchon au TNP Villeurbanne et à la Maison de la culture de Nanterre.

Elle jouera ensuite au théâtre privé, dans *Deux sur la balançoire* mise en scène par Bernard Murat au Théâtre de la Madeleine, *Partage de midi* de Paul Claudel, mise en scène Brigitte Jaques au Théâtre de l'Atelier, *Scènes de la vie conjugale* d'Ingmar Bergman, mise en scène Stéphan Meldegg & Rita Russek au Théâtre de la Madeleine, *La Chèvre, ou Qui est Sylvia ?* d'Edward Albee, mise en scène Frédéric Bélier-Garcia au Théâtre de la Madeleine, *La Mouette* d'Anton Tchekhov, mise en scène Frédéric Bélier-Garcia au Théâtre des Célestins, et au Théâtre des Amandiers à Nanterre. Le cinéma prend également une place de plus en plus importante dans sa vie d'actrice, en 1985 elle devient cinéaste avec *Un week-end sur deux* avec Nathalie Baye. Depuis elle a réalisé neuf films écrits avec Jacques Fieschi dont trois en sélection officielle au Festival de Cannes et Place Vendôme à la Mostra de Venise où Catherine Deneuve a reçu le prix d'interprétation.

Elle vient de terminer le tournage de son 9^e film *Lisa Redler* avec Pierre Niney, Stacy Martin et Benoit Magimel.

MARIE NDIAYE



© C. Hélie-Ed. Gallimard

Marie NDiaye est née en 1967 à Pithiviers. Romancière au talent précoce elle a été repérée par Jérôme Lindon, fondateur des éditions de Minuit, et publie son premier roman, *Quant au riche avenir*, à 17 ans. S'ensuivent une vingtaine de livres – romans, nouvelles pièces de théâtre, et romans pour la jeunesse.

Elle a obtenu le prix Femina en 2001 pour *Rosie Carpe* et le

prix Goncourt en 2009 avec *Trois femmes puissantes*.

La recherche de l'autre et la quête identitaire tiennent une place prépondérante dans ses romans, ils sont marqués par un sens aigu du dérisoire. On a parfois tenté, au nom de son origine paternelle, de la rattacher au mouvement de la négritude, mais elle a toujours refusé toute appartenance aux littératures africaines. Depuis 2000, ses pièces sont régulièrement mises en scène : *Hilda* créée par Frédéric Bélier-Garcia (2002), puis par Christophe Perton (2005) et par Carey Perloff au 59E59 Theater de New York (2005) ; *Providence* par Marc Lichens (2001) ; *Papa doit manger*, entrée au répertoire de la Comédie-Française dans la mise en scène d'André Engel (2003) ; *Rien d'humain*, créée par Olivier Werner (2004), puis sous le titre, *Nothing Human*, au New York Theatre Workshop par Christophe Perton (2010) ; *Les Serpents* par Georges Guerreiro (2005) ; *Toute vérité*, coécrite avec Jean-Yves Cendrey, par Caroline Gonce en 2009. *Die Dichte*, performance conçue par Denis Cointe, où Marie NDiaye en scène raconte Berlin, est présentée au Théâtre national de Bordeaux en mars 2011 puis au Théâtre du Rond-Point. *Te craindre en ton absence*, premier opéra sur un texte inédit de Marie NDiaye, est créé par Georges Lavaudant en 2014. La fable politique *Honneur à notre élue* est adapté au théâtre par Frédéric Bélier-Garcia. En 2019 paraît *Trois pièces*, trois courtes pièces, trois visions du couple, de la famille ou de la vie politique.

Au cours de la saison 2020-2021 ce sont 3 de ces pièces qui sont adaptés au théâtre, *Les Serpents* mis en scène par Jacques Vincey, *Berlin mon garçon*, mis en scène par Stanislas Nordey et *Royan* écrit pour Nicole Garcia mis en scène par Frédéric Bélier-Garcia.

FRÉDÉRIC BELIER-GARCIA



© Ch. Martin/Journal La Terrasse

Après avoir étudié et enseigné la philosophie de 1991 à 1995, en France et aux États-Unis, Frédéric Bélier-Garcia devient conseiller artistique notamment à la Comédie-Française et au Conservatoire national supérieur d'art dramatique. Il signe en 1999 sa première mise en scène, une pièce de Max Frisch, *Biographie : un jeu*. Suivront notamment *Un garçon impossible* de Petter S.

Rosenlund à la Comédie-Française, *L'Homme du hasard* de Yasmina Reza. Avec sa compagnie Ariëtis, il monte entre autres *Un message pour les cœurs brisés* de Gregory Motton au Théâtre de la Tempête (2000) et *Une nuit arabe* de Roland Schimmelpfennig au Théâtre du Rond-Point à Paris (2002), affirmant ainsi son goût pour le théâtre contemporain européen. Il crée alors la première pièce de Marie NDiaye, *Hilda* qui reçoit le Grand Prix du Syndicat de la Critique en 2002.

Metteur en scène associé au Théâtre national de Marseille-La Criée, il alterne créations, ateliers de formation, interventions. Il y produit des textes de Jon Fosse et de Schnitzler. Il crée un opéra contemporain, *Verlaine Paul*, de George Bœuf et Franck Venaille avec l'Opéra de Marseille. Reprenant son indépendance, il crée à Théâtre Ouvert, *Dans la luge d'Arthur Schopenhauer* de Yasmina Reza et signe l'écriture avec Emmanuel Bourdieu du *Mental de l'équipe*, dont il cosigne la mise en scène avec Denis Podalydès en 2007.

Au cinéma, Frédéric Bélier-Garcia est coscénariste des films de Nicole Garcia *L'Adversaire*, *Selon Charlie* et *Un balcon sur la mer* (en sélection officielle au Festival de Cannes 2002, 2006 et 2010). Il a aussi travaillé avec Brigitte Rouan, Éric Rochant...

À l'opéra, la direction de l'Opéra de Marseille lui confie la mise en scène de *Don Giovanni* de Wolfgang Amadeus Mozart en 2005, puis *Lucia di Lammermoor* de Gaetano Donizetti, des œuvres de Rossini *Le Comte Ory* et *Le Barbier de Séville*, *Le Directeur de Théâtre / Bastien et Bastienne* de Wolfgang Amadeus Mozart à Aix-en-Provence. En juillet 2009, il met en scène *La Traviata* de Giuseppe

Verdi aux Chorégies d'Orange. Il mettra encore en scène *Macbeth* de Giuseppe Verdi. Fort de ce parcours, il est nommé directeur du Centre dramatique national Pays de la Loire à Angers qu'il dirige jusqu'en janvier 2020. Il y revisite des classiques rares comme *La Cruche cassée* d'Heinrich Von Kleist ; mais aussi Tchekhov, Molnár, Musset, Shakespeare, Pinter, ou Feydeau. Il construit un cycle festif autour d'Hanokh Levin dont il monte deux comédies : *Yaacobi et Leidental* et *Yakich et Poupatchée-Comédie crue*. Et poursuit sa découverte d'auteurs contemporains créant en France des textes inédits de Marius von Mayenburg, Christian Oster, Lars Noren, ou dernièrement Fredrik Brattberg et Ivan Viripaeu.

Au cours de ce parcours, il crée quatre pièces de Marie NDiaye : *Hilda*, *La Règle*, *Honneur à notre élue*, et enfin *Royan*, *La Professeure de Français*.